

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

Pour qu'il arrive quelque chose, il faut et il suffit qu'il y ait quelque parti des différences d'énergies non compensées.

OSWALD.

LOUISE MICHEL

Nous avons reçu des nouvelles de notre amie. La chère convalescente revient à la santé lentement, mais sûrement. Encore quelques jours et il ne restera plus trace de l'imprévisible maladie qui faillit l'emporter.

Nous avons reçu en même temps, du camarade Cosmao, la lettre ci-dessous :

Toulon, le 6 mai 1904.

Camarade Matha,

Dans la dernière publication de la liste de souscription ouverte au bénéfice de Louise Michel, nous accusions un total de 356 fr. 50. Nous avons, depuis, reçu encore, du groupe d'Art social (de Lyon), 4 francs ; de Kérihue (Lorient), 3 fr. 50. Ce qui porte le total à 356 fr. 60 + 7 fr. 50 = 363 fr. 10.

Il s'agit aujourd'hui de répartir cette somme au mieux de la propagande et, comme nous avons trouvé votre idée bonne, quant à la répartition, nous avons pensé, d'accord en cela avec Louise, d'allouer, entre le *Libertaire*, les *Temps Nouveaux* et le *Pioupiou de l'Yonne*, les 364 fr. 10. Afin de prévenir tout malentendu et les critiques possibles, nous avions fait insérer dans les journaux de la localité ceci : *Louise Michel, ne voulant pas accepter la somme reçue pour elle, nous tenons à la disposition des souscripteurs qui les réclameront les sommes par eux souscrites*. Cet avis a été entendu par un certain nombre de socialistes qui, s'étant présentés, ont recouvré leur argent. En outre, nous avons eu des frais de télégrammes, affranchissements de lettres, etc., qui, joints aux remboursements, s'élèvent à 72 fr. 50.

Il reste donc : 364 fr. 60 — 72 fr. 50. Je déduis pour les présents frais de manutention et timbres, 3 fr. 25. En conséquence, reste disponible : 288 fr. 25, ainsi répartis : 100 francs au *Libertaire*; 100 francs aux *Temps Nouveaux* et 88 fr. 25 au *Pioupiou de l'Yonne*. J'espère que cela vous conviendra. Nous croyons avoir bien fait.

Bien à vous,
Salut anarchiste des camarades de Toulon,
COSMAO.

P. S. — Les groupes socialistes de Toulon et d'alentour eurent aussi l'idée d'ouvrir une souscription qui produisit 306 francs. La totalité de cette somme a été versée à la Caisse des ouvriers maçons actuellement en grève.

N. B. — Tous les comptes ci-dessus arrêtés ont été visés par la Jeunesse Syndicale.

En conséquence de ce qui précéde, j'ai reçu pour le *Libertaire*, 100 francs, qu'à mon tour je répartis ainsi : 50 francs à Louis Grandidier, malade, et 50 francs à notre vieil ami Constant Martin.

Merci aux camarades de Toulon,

L. M.

PASSIFS

Passifs et inconscients, les soldats ; ce n'est pas nous qui le disons : c'est un écrivain très bourgeois et même très catholique, Ludovic Naudeau, qui l'écrit dans le *Journal*. A Niou-Chang, il voit défiler un régiment russe, qui va, la chanson sur les lèvres, au massacre et à la mort ; ce spectacle lui arrache ces réflexions : « Mais observez ces visages impassibles et résignés, ces visages clairs presque tous imberbes, ces bonnes faces douces où luisent deux yeux d'un bleu très pâle, tout imprégnés du fatalisme slave, et vous comprendrez que ce ne sont pas là des êtres de rapine et de proie, mais, au contraire, de bons garçons très doux, très humbles, très pieux, sans méchanceté, sans astuce ; ils n'ont point demandé mieux que de ne jamais quitter leur village, leur pauvre chauvin, leur vieille mère. »

« Où les mène-t-on ? qu'attend-on d'eux ? Ils ne le savent pas très exactement, ni pourquoi ils sont en Mandchourie. Ils n'ont point pu être renseignés par les journaux ou par des lettres de leur famille, car ils ne savent pas lire. Seulement, ils ont entendu dire que les « Japponski » étaient des méchants, des perfides, des ennemis du tsar, et les suggestions de leurs vaillants officiers s'y interposant, ils considèrent que c'est désormais leur devoir de tuer beaucoup, beaucoup de ces mauvaises gens. »

Et oui, passives brutes également, les soldats de Guillaume qui, pour sa plus grande gloire, se font crever la peau sur

le sol africain, en se battant contre les Hereros, des nègres avec lesquels aucun d'eux n'avait jamais eu maille à part, des sauvages lointains, dont plusieurs peut-être ne connaissaient que de façon très vague l'existence.

Passifs solitaires, les cavaliers, qui, à Roubaix, à Tourcoing et à Lille, se ruaien, sabres levés, sur les grévistes, oubliant qu'ils venaient à peine de dépoiller le bourgouren et qu'ils le reprendraient demain.

Passifs et bétants moutons de Panurge, les conscrits dont les refrains assourdissaient encore hier nos oreilles ; vrais moutons de sacrifice qui saluaient, des éclats de leur gaieté, le jour proche où, marqués de rouge, ils allaient s'acheminer vers l'Abattoir, un Abattoir spécial, dans lequel les moutons engrangés mordent et tuent les leurs avant de tomber à leur tour pour ne plus se relever.

Puis, comme tout bétail n'a pas même toison, tous les passifs ne portent pas l'ignoble livrée garance.

Passifs, les badoads, vêtus à peu près comme vous et moi, qui, à Séville, accueillaient de leurs vivats enthousiastes le roi Alphonse XIII, ne voyant pas sur son manteau royal les éclaboussures du sang frais encore des victimes d'Alcalá del Valle.

Passifs, ces imbéciles ouvriers de Plessis-Gassot, près de Pontoise, qui, entendant crier au secours des gendarmes, aux prises avec des voleurs, vinrent prêter main-forte aux pandores. Grand bien leur fasse, car, à la prochaine grève, c'est peut-être un de ces valets à tricorne auxquels ils ont sauvé la vie, qui leur mettra la main au collet et les poussera dans le trou noir de quelque infecte geôle. Quant à ces horribles malfaiteurs, qui leur doivent d'avoir été capturés comme des fauves et privés de leur liberté, ils vont utiliser les loisirs de leur retraite forcée à travailler au rabais, et, en tous cas, ce sont eux, les honnêtes travailleurs, qui, par des taxes variées et plus ou moins déguisées, paieront les frais, tous les frais de leur arrestation et de leur détention. Quand on crache en l'air, ça vous retombe sur le nez.

Passifs, les votards des deux derniers dimanches, qui ont déposé des bulletins dans les immenses urnes de la France et de l'Algérie pour sanctionner et créer toutes ces belles choses, la police, l'armée, la propriété, l'exploitation, l'impôt. Passifs, les énergumènes antisémites d'Oran, qui ont donné au scrutin le baptême du sang, assassinant un pauvre diable de juif, tirant des coups de revolver sur plusieurs adversaires politiques, pour cette seule raison que ces derniers n'étaient point comme eux judéophobes. Il y a les possédants et les non-possédants, les gouvernantes et les gouvernés ; mais ces fanatiques niais trouvent cette classification trop simple : ils tiennent à diviser l'humanité en deux catégories : ceux qui ont un prépuce et ceux qui en sont privés.

Des passifs, nous ne voyons que cela. Passif, le soldat qui porte un Lebel, aussi bien que le proléttaire maniant un outil et le journaliste ou le gratte-papier armé d'une plume. Du jour où il n'y aura plus de passifs et où chacun voudra être lui-même, rien que lui-même, cette immonde société, n'ayant plus de support, croulera sur sa base.

Silve.

HÉCATOMBES !

S'il fallait plaindre et pleurer sur les misères humaines, laver tous les outrages inhérents aux humains, le lit d'un fleuve ne saurait contenir l'amertume des larmes pas plus que le cours d'une rivière ne nettoierait les souillures de la vie des hommes.

Depuis quelques mois, loin de nous, en des contrées asiatiques, des Russes et des Japonais — ils se qualifient ainsi — s'entrevoient. Le mobile de tant de crimes dont sont responsables les dirigeants de chacune des nationalités en guerre n'intéresse nullement le soldat trouvant la mort en ces pays éloignés. Pendant que les troupeaux de troupes se font tuer héroïquement, pendant que des grappes humaines trouvent dans la mer la compensation de leur ignorance, les tyrans de chacun de ces pays marquent les coups en leurs somptueux palais.

La guerre horrible avec toute sa suite de flétrissures et de meurtrissures bat son plein. Sur terre et sur mer, des milliers d'hommes éclaircissent les rangs des humains pour assurer aux privilégiés de leur pays un peu plus de bien-être.

Je cherche vainement à tirer toute la philosophie et tout l'enseignement que compor-

tent ces hécatombes. Je me demande si les humains rayés ainsi du nombre des vivants sont à plaindre, je me prends à penser parfois que ces « victimes innocentes » sont plutôt à blâmer ! Par quelle aberration, des hommes peuvent-ils supporter d'être parqués, conduits et tués en troupeau pour des motifs qu'ils ne connaissent et ne connaîtront pas ? Par quels artifices leurs bergers ont-ils pu les persuader de faire abréger de leur vie au profit de compromissions qu'ils ne comprendront jamais ?

Individuellement, ils respectent la vie humaine et en groupe, sous la conduite d'un boucher, ils tuent au nom de leur patrie !

Faut-il que des années d'obscur atavisme aient à ce point amorphisé chez ces hommes la faculté de penser et de réfléchir pour devenir le jouet de barbares intrigants les sacrifiant à leurs désirs, leurs intérêts et à leurs louches combinaisons.

Troupeau servile, esclaves dégénéré, stupides résignés, chair à canon, allez porter vos individualités ridicules sur des terrains inaccoutumés à s'abrever de sang humain. Puissent vos carcasses, fertiliser pour des moissons autrement fécondées, les terres où vous vous immolez bêtement. Allez croître en ces lointaines contrées, soldats du tsar et du malfrat. Soyez stoïques, et que, de vos dépouilles héroïques, bienheureux pauvres d'esprit, les grands et les puissants, auxquels vous conquerrez des territoires, encensent un jour, en des commémorations superbes et anniversaires des sanglants combats, vos immortelles charognes.

Félix Troupy.

SURVIVANCE

Les lecteurs du *Libertaire* ont tous dû lire, dans les quotidiens, le compte rendu de ce que, dans leur prose satisfaisante, des journalistes appellent l'incident de la caserne du Château-d'Eau.

Un homme pressé passe entre la troisième et la quatrième compagnie du 76^e de ligne et la touche la bride du cheval du capitaine commandant.

Celui-ci, pour qui ce fait est un manque grave au respect que l'on doit aux chiots d'autorité, frappe du plat de son sabre pour écarter l'irrespectueux : c'est logique.

Des soldats, aveugles, qui prennent leur servage au sérieux, s'élançant et frappant du pied, du poing et de la crosse de leur bouquin celui qui s'est aventuré dans leur gare : c'est triste, mais l'éducation qu'on leur donne l'explique, c'est encore logique.

Surviennent les passants, foule composée de toutes les classes de la société, d'imbéciles furieux que le 4/0 russe soit en laisse, de nationalistes qui ne sont pas encore remis d'avoir vu la France livrée aux Anglais par Delcassé, de marlous dont la marmite rapporte pas assez, d'exploiteurs et d'exploités, tous composant la horde des sauvages qu'électrise la musique annonçant de gigantesques Pilou-Pilou.

Et alors, le spectacle frise le tragique parce que la bête se réveille, l'animal méchant que des siècles d'autorité ont créé quitte son vernis hypocrite et se révèle dans toute sa hideur.

On frappe pour que le sang coule, on veut jeter à l'eau cet homme que l'on ne connaît pas, mais le bassin est vide. Par bonheur, là tout près, est une chaudière contenant du bitume en fusion : qu'on l'y jette. Et des forcenés, dont des femmes, veulent tuer un être dont, neuf sur dix, ils ignorent le métier.

Les agents sont obligés d'intervenir pour protéger celui qui tout à l'heure les conduisait au Dépôt, par métier.

Donc, des brutes, des ânes, des imbéciles, qui payent une nombreuse police pour les protéger et assurer la tranquillité de la rue sont plus royalistes que le roi, plus politiques que Lépine.

C'est un restant de barbarie qui les anime, c'est surtout des ânes de vale (j'allais dire de bourreau), qui vibrent, des tempérances de chiens qui se manifestent.

Il est à remarquer que la foule montre toujours le courage des lâches, qui est la férocité. En une minute, cette collectivité de gens aveugles qu'un chef de bureau fait trembler d'une observation ou qu'un contre-coup fait faire d'une menace de débauchage se vengent de plusieurs années d'aplatissement, de servitude et de malheur.

C'est si bon, de frapper un faible, de faire couler le sang de quelqu'un qui est à terre, n'est-ce pas ? et c'est si peu dangereux, surtout !

Des spectacles pareils sont faits pour plaisir à tous les dirigeants, ils montrent que nous avons encore fort à faire.

Fortuné Henry.

SIMPLE RÉFLÉXION

Les élections sont terminées ! Encore une fois la France est sauve ; sauve pour les élus et leurs clients, mais elle est perdue pour les battus. Pauvre France ! en a-t-elle une santé... perdue d'un côté, sauve de l'autre, comment peut-elle résister ? A en croire les affiches électorales, rédigées par des gens bien informés, tous les candidats étaient vendus ; les uns à la réaction et les autres à l'étranger ou au syndicat de trahison. En résumé, tous les bons Français, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont vendus ou à vendre.

Les anarchistes ont mené, pendant cette dernière période, une vigoureuse campagne abstentionniste qui portera ses fruits ; depuis quelque temps le mouvement libertaire semblait sommeiller, ce qui permettait à quelques esprits chagrinés de crier à la décadence.

Pour l'idée anarchiste, il ne peut en être comme des systèmes et des dogmes ; l'anarchie n'est pas un parti, une religion. C'est la voie toujours de plus en plus largement ouverte vers le meilleur devenir. La philosophie libertaire est la quintessence de toutes les philosophies ; celle qui les contient toutes.

L'anarchie c'est la beauté, la liberté. Un système politique ou social est forcément restrictif de la liberté. C'est pourquoi il est défendu aux individus d'avoir d'autres besoins, d'autres désirs, d'autres aspirations en dehors de ce qui a été prévu, réglé par les cervaux avides d'autorité, législateurs ou fondateurs de religions. Ce qui fait la force des religions et des Etats, c'est la discipline imposée par la contrainte morale et les mitrailleuses, aidées par l'ignorance. La force de l'anarchie au contraire se trouve dans l'absence absolue de discipline imposée. L'idée de liberté seule guide le libertaire : point de chapelles, de mots d'ordre, de lignes de conduite laborieusement tracées à l'avance par des individus en mal de réglementation. Le but à atteindre pour tous les anarchistes, comme d'ailleurs pour tout être humain, c'est la liberté : les moyens pour atteindre ce but doivent être laissés au choix de chaque individu ; chacun agit selon ses connaissances, ses forces, ses aptitudes, son tempérament ! Chacun est responsable de ses actes. Il n'y a pas de meilleur moyen pour combattre, pour renverser le vieux monde, abattre l'obstacle barrant la route vers plus de bonheur toujours ; tous les moyens sont bons. L'anarchiste militant ne devant à personne compte de ses actions, n'a pas à juger les actions de ses camarades employant une autre tactique que celle adoptée par lui ; faire mieux que les autres, voilà qu'elle doit être notre devise. Aussi nous voyons les anarchistes s'occuper de tout ; les uns de syndicats, d'autres de coopératives, de groupements, universités populaires, etc., etc. ; un très grand nombre répugne à tout groupement et préfèrent batailler isolément, en tireurs ; d'aucuns par affinité, se groupent momentanément en vue d'un moyen de tactique pour l'acquisition nécessaire ; ensuite chacun reprend sa liberté d'action. Les mêmes individus ne peuvent être d'accord sur tous les points, il est utile par conséquent de se grouper à certains moments avec ceux qui pensent de même sur un point déterminé, et de s'en séparer lorsque le but est atteint. Il ne peut donc être question de décadence anarchiste, l'effort quel qu'il soit, grand ou petit, n'est jamais perdu. Il peut y avoir accalmie de temps en temps, jamais arrêt complet, encore moins retour en arrière. Quelques esprits fatigués, quelques camarades déçus dans leurs espérances se relâchent de la lutte ; les sages, les consciences se retirent purement et simplement ; les moins consciences crient, croyant ou feignant de croire que tout est fini, parce qu'ils ne sont plus là, qu'ils sont à bout de forces.

Mettions-nous bien dans la tête, que tout le monde est utile et que personne n'est indispensable. Ayons confiance en nous, en la vérité qui tôt ou tard triomphera de l'erreur, tôt si nous besognons vite.

L'ardeur, l'activité dépensée par les propagandistes pendant la campagne électorale des conseils municipaux est de bon au-

gure. Aux prochaines élections législatives, la propagande libertaire aura de bons résultats ; la politicaillerie finit par dégotter les plus endurcis des votards.

La politique n'est bonne que pour ceux qui en vivent ou veulent en vivre ; le peuple en crève.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

QUATRIÈME REPONSE A CREUSE

Continuons à répondre à toutes les questions « à côté » soulevées par des contradicteurs peu préoccupés de l'esprit géométrique. Ces questions « à côté » ne doivent toutefois pas nous faire oublier la question principale et nous considérons comme acquis — jusqu'à preuve du contraire, selon l'habitude scientifique — toutes les conclusions de raisonnements non réfutés. Bien entendu, les affirmations, non accompagnées de raisonnement, ne comptent pas pour nous.

Creuse tient à la vase de son étang. Je m'étais, l'autre jour, contenté de me torturer. Puisqu'il paraît le désirer, montrons-lui pourquoi sa comparaison, bonne peut-être pour lui, pourraient être fausses.

Revenons au point de départ. J'avais expliqué qu'il n'y a pas lieu de tolérer l'intolérance. Si Creuse avait eu l'habitude de raisonner juste, il aurait, ou bien déclaré que j'avais raison ou essayé, ainsi que je l'y conviais, de nous dire pourquoi l'on doit tolérer l'intolérance. Il se contente de nous répondre : « C'est faire besognes comparables que d'agiter la vase d'un étang pour en clarifier l'eau, ou susciter l'irritation pour calmer l'intolérance. »

Comment donc s'y prendrait Creuse pour clarifier l'eau vaseuse de son étang ? Il ne nous le dit pas. Se contenterait-il de ne pas y toucher ? S'il a peur de le faire, qu'il m'en envoie un litre. Je la distillerai, ce qui l'agitera violemment dans toutes ses parties et je me ferai un plaisir d'offrir à Creuse le liquide clarifié que j'aurai recueilli.

Que si Creuse m'objecte qu'on ne peut pas distiller l'eau d'un étang, je lui dirai que cela dépend et qu'en tous les cas, on ne peut pas clarifier l'eau d'un étang sans la renouveler.

D'abord une telle eau est justement troublée parce que ce qui est dedans s'y remue. Cette eau, stagnante, c'est-à-dire qui ne coule pas, qui est maintenue dans un certain espace, est animée de mouvements internes de toutes sortes et d'une très grande intensité. En la regardant au microscope, on y pourrait voir en suspension des corpuscules variés de nature organique et inorganique circulant avec plus ou moins d'énergie et réagissant les uns sur les autres et sur le milieu. Cette eau vaseuse est un vaste laboratoire, siège d'actions et de réactions incessantes qui se traduisent par des déplacements de substances amenant incessamment des échanges matériels (solides, liquides et gazeux) entre le fond et la surface. Une des causes déterminantes de ces échanges est la présence de substances végétales en putréfaction. Pour clarifier cette eau et pour empêcher ces échanges de se produire, il conviendrait de la débarrasser des impuretés qu'elle contient et de détruire même la vase.

S'il s'agissait seulement de clarifier de l'eau vaseuse contenue dans un tonneau, il conviendrait, par exemple, d'y mélanger une certaine quantité de permanganate de potasse, D'AGITER VIOLEMMENT, puis de laisser déposer, de décanter et, au besoin, de filtrer avant de l'offrir à Creuse. Tout cela revient à de l'agitation, y compris l'opération qui consiste à laisser déposer l'eau. Pendant cette opération, le liquide est animé de toutes sortes de mouvements qui dépendent de la température, de la pression, etc., et de plus, les particules plus lourdes tombent au fond, se croisant avec les particules plus légères qui remontent à la surface, et de ce double mouvement résultera la clarification de l'eau.

Rien sans mouvement, pas plus la clarification de l'eau vaseuse d'un étang qu'autre chose, et, pour clarifier un étang, l'abandonner à lui-même ne servirait à rien. Y déposer des produits chimiques (permanganate, peut-être) ne suffirait pas, bien qu'une agitation intense résulterait aux points où les produits seraient en contact avec l'eau vaseuse. Il faudrait encore agiter l'étang en tous ses points, de façon à bien mêler les produits à l'eau. Il faudrait de plus s'inquiéter de faire subir au fond de l'étang la modification nécessaire. Cette modification dépendrait de la nature du fond et ne pourrait, en tous les cas, avoir lieu sans agitation.

Comprenez-vous maintenant, ami Creuse, combien est absurde votre phrase : « C'est faire besognes comparables que d'agiter la vase d'un étang pour en clarifier l'eau ou de susciter l'irritation pour calmer l'intolérance ? » Comprenez-vous pourquoi je me tordais ?

Mais quel rapport cette clarification d'étang a-t-elle avec l'intolérance intolérable ?

Si l'on voulait faire une comparaison sensée, on pourrait dire : Pas d'espoir de clarifier les idées, si l'on ne réagit pas avec les réactifs nécessaires, c'est-à-dire des arguments, contre les idées que l'on croit fausses. Si Creuse considère l'intolérance comparable à de l'eau vaseuse à clarifier, il convient d'agiter le milieu avec des idées justes et de laisser reposer ensuite. La comparaison n'est pas extraordinaire et ne me satisfait guère, mais les conséquences en sont déduites logiquement.

Et j'en reviens à mon point de départ. Quelle drôle d'idée de nous raconter des histoires d'étangs vaseux quand la question est celle-ci : Doit-on tolérer l'intolérance ? Si oui, pourquoi ?

En ce qui concerne la méthode géométrique, Creuse et d'autres semblent croire que

l'appliquer c'est vouloir parler de triangles. La méthode géométrique revient à l'application de syllogismes apparents pour saisir des rapports entre des points, des lignes, des surfaces, des volumes, après définition préalable des termes dont on se sert. Il n'y a pas d'autre bonne méthode connue et cette méthode a toujours donné des résultats impeccables toutes les fois qu'elle a été correctement appliquée. Il est donc intéressant de s'en servir, non seulement pour saisir certains rapports, mais pour saisir tous les rapports possibles. Encore faut-il savoir ce que c'est qu'un syllogisme et comment on s'en sert en géométrie.

.

Creuse termine en disant qu'il cherche un anarchiste avec lequel il puisse discuter sans s'engueuler. L'engueulade ne me déplaît pas. Il importe d'être non « parlementaires », c'est-à-dire hypocrites, mais sincères.

Quant à Diogène, c'était un imbécile. S'il avait bien cherché des hommes, il en aurait trouvé, même sans sa lanterne en plein jour.

.

Et la question syndicale ? Nous la résu-mérons la semaine prochaine. Il nous a paru utile de répondre patiemment, même aux fantaisies en dehors du sujet. Nous considérons ne pas avoir perdu notre temps si nous avons montré l'avantage d'une discussion méthodique et cela nous permettra dorénavant de ne pas répondre à ce qui sortira du sujet.

Parai-Javal.

Des camarades m'écrivent pour me demander des renseignements au sujet des théories de Karl Marx. Ces théories sont idiotes. Elles ont été admirablement réfutées par Naquet dans son livre « Temps futurs », en vente au « Libertaire ». — Voir à la quatrième page.

PLAINTES

Que m'importe, ô Nature ! ô musée de merveilles !
Tes charmes, tes beautés, tes attraits enchantants,
Quand je ne vois que crimes, iniquités, malheurs,
Quand des soupirs affreux attirent mes oreilles ?
Dis, mère aux seins remplis de mystères qu'on
Que m'importe les fleurs, tes astres de candeur
Lorsque quelques-uns seuls, s'approprient le bonheur
De posséder toujours la mameille féconde ?
Dis, mère aux seins remplis de mystères qu'on
Que m'importe les fleurs, tes astres de candeur
Lorsque quelques-uns seuls, s'approprient le bonheur
De posséder toujours la mameille féconde ?
Les uns veulent du pain, leur part de nourriture.
D'autres, les mains pâties, réclament Liberté,
Tandis qu'abandonnant peu à peu leur santé,
Vont nourrir les plus forts, le meurtre, l'imposture !

La douleur du premier forme la joie d'un autre.
Sur le droit d'autrui jetant son dévolu
Du revient des idiots formant son superflu
Celui-là, vrai tyran, dans le plaisir se vautre.

Peuple, jusques à quand, l'abandonnant stupide
Aux griffes des vautours, iras-tu, avachi,
T'immergera l'autel du bourgeois affranchi,
Etre le vil fumier de son terrain aride ?

Prolétaria, suis-nous vers la douce « Utopie »
C'est là qu'est l'Idéal, là est la Liberté,
C'est là que planera la pure Vérité,
C'est là qu'on sentira les douceurs de la vie.

Martyrs, à la révolte ! O peuple ! sois rebelle
Pour ce noir problème, pour sa solution
Prenons les armes amis : la « Révolution »
Nous donnera bientôt la « Société Nouvelle ».

Joseph MELAS.

LA QUESTION FÉMINISTE

A Louise Reville.

Le problème féministe fait bouillonner les écritures. Des paroles aigres-douces ont été dites par les champions des deux sexes, des propos amers échangés de part et d'autre.

La galerie a compté les coups en riant rebâlisièrement, mais le problème n'a pas été résolu. Mme Nelly Roussel, M. Godet et plusieurs autres citoyennes ou citoyens ont croisé le fer pour ou contre avec des éclairs variés.

Duchmann, voilà de tes coups !

Mieux vaut des articles rageurs ou sarcasmes que le lourd silence. Discuter est le propre de l'homme et de la femme.

Qu'est-ce que le féminisme ? L'ensemble des revendications des révoltées ou des électriques.

Quelques dames s'arrêtent à mi-chemin, endoctrinées par la politique, ayant tous les travers du sexe masculin, aspirant à des réformes, de vagues modifications, à ce que l'appelle vulgairement le piétinement sur place ; d'autres, ayant des pensées plus étendues, ne détachent pas le problème féministe de la question sociale dans toute sa complexité.

Le bulletin de voix accordé à la femme, l'abrogation des lois la courbant brutallement sous le joug marital, lui enlevant sa personnalité, l'assimilant à un jouet de luxe ou de luxure, l'avilissant ignominieusement sans qu'elle ait à faire entendre aucune protestation, qu'est-ce que cela a de commun avec l'émancipation totale des deux moitiés du genre humain écrasées par le code tout entier, broyées par la multitude de préjugés sévissant sur elles depuis des siècles, mises en pièces par les conventions absurdes, ou criminelle auxquelles elles sacrifient encore par ignorance ou par lâcheté.

Puisque la nature détermine l'union des deux sexes, pourquoi ceux-ci ne s'entendent-ils pour vivre en harmonie, après l'analyse exacte de leur moi, la sensuation judicieuse de leurs besoins, la connaissance nette de

leurs désirs au point de vue moral ou intime ?

Lesclavage de l'homme et de la femme est dû à un sol orgueil ou à la bêtise. Le rôle de l'un et de l'autre sont différents sur certains points, mais équivalents. Opposer l'homme à la femme, ou dresser celle-ci devant celui-là, la menace au poing, l'invectiver à la bouche, ou le cerveau obscurci par une scission impossible, ce n'est là ni du féminisme, ni de l'antiféminisme, mais des hérésies intellectuelles.

Le problème économique une fois résolu, j'entends le capital aboli, l'homme et la femme ne seront plus des adversaires, mais des amis égaux devant la vie, unis par le sentiment vrai de leur destinée, la propriété individuelle et l'intelligence s'étant dissipées comme le brouillard se dissipe quand apparaît le soleil.

La plupart des hommes prennent la femme pour un être inférieur, un exécutoire, une machine d'amour dont ils croient devoir disposer à leur gré.

Sous le prétexte que des savants ont écrit que le cerveau de la femme pèse moins que celui de l'homme, des mâles egoïstes, brutaux et ignares se sont empressés de conclure : « La femme vaut moins que nous, elle est l'éternelle malade que les codes doivent envelopper de toutes leurs banderolles. Femme, tu es notre chose, obéis ou gare ! »

Pensées dignes d'ourangs-outangs !

Le pis est que cette interprétation de l'égalité et de la liberté féminines est trop facilement admise par ses victimes elles-mêmes.

La femme, étant donnée son actuelle mentalité, à attribuer à l'imprévision masculine, s'incline devant son maître, quitte, si son tempérament ou sa raison se manifeste à un moment donné, à réagir parfois à ses risques et périls. Alors, haro, non sur le baquet, mais sur elle !

L'homme est encore saturé de l'esprit romain. Il est un autocrate, un sultan. La femme souffre, pleure à ses côtés, la société la surveille jalousement et, après l'avoir torturée, la méprise.

L'homme et la femme ne doivent pas être deux antagonistes, des êtres ayant à écarter la douleur et à cueillir sur la route qu'ils ont à parcourir les doux fruits que leur tend le bonheur.

Antoine Antignac.

FIN DE GRÈVE

Le mouvement gréviste qui a éclaté dernièrement dans la région normande a pu surprendre les militants qui connaissent l'état d'avachissement dans lequel était plongé le monde ouvrier de l'industrie textile dans cette région. Cependant, grâce à la propagande incessante des camarades libertaires du Syndicat du Textile de la vallée de Darnetal, qui profitait de la mise en vigueur du dernier pailler de la loi de dix heures, et de la misère noire qui s'abat sur les travailleurs, résultat des salaires dérisoires et de famine, lancèrent un vibrant appel aux ouvriers tisseurs. 1,800 travailleurs environ y répondirent, ce fut un admirable mouvement de révolte ; au cours de la réunion, plusieurs camarades prirent la parole et engagèrent tous les travailleurs à cesser le travail, au milieu de l'approbation générale. La grève fut votée.

Le 8 avril et les jours suivants, à Darnetal, les tisseurs, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles manifestèrent, au chant de l'*Internationale*, leur volonté d'obtenir une amélioration à leur sort d'êtres exploités. Comme toujours, chaque fois qu'un conflit éclate entre le capital et le travail, l'armée fut mise au service du patronat pour mater l'élan révolutionnaire des affaires ; à ceux qui demandaient du pain, le gouvernement combiste (protecteur ?) de l'ouvrier, donnait du plomb. Les soudards de tout acabit, gendarmes, casseroles, et brutes galonnées multipliaient leurs provocations imbéciles, arrestations arbitraires, brutalités ignobles. Rien ne fut négligé afin de faire rentrer au bagne-capitaliste ceux qui momentanément l'avaient quitté.

Les prévisions des défenseurs du crime légal furent déçues, car au lieu de s'arrêter le mouvement se répandra partout et gagna rapidement les milieux ouvriers de la vallée de Rouen. Malheureusement, mal organisés, insuffisamment éduqués, les travailleurs du textile se laissèrent trop facilement entraîner dans un calme décourageant, malgré les efforts des camarades de la C. G. D. T. et particulièrement de notre ami Yvetot. A l'action énergique des premiers jours, succéda l'insipide calme. Du calme, les endormeurs peuvent en parler à leurs aise. Le calme quand des milliers d'exploités crèvent de faim, quand le prolétariat édifie la fortune du réputé qui le protège en usant ses forces et déteriorant sa santé ; du calme quand le salarié, après une journée de labeur à l'usine, voit ses pauvres miches s'étirer et devenir la proie des maux qu'engendre la misère ; du calme, quand les provocations policières s'exercent avec une brutalité révoltante. Est-ce que les assassins de Chicago, Fournies, Chalon, etc., l'ont observé, ce calme sacro-saint, quand les balles trouvaient les poitrines ouvrières ? Allons, travailleurs du textile, renvoyez à leur cuisine parlementaire ces bafouilleurs, et rappelez-vous que, quand le prolétariat a voulu affirmer ses droits, ce n'est pas au calme qu'il s'est adressé, mais bien à l'action, à l'énergie, en un mot à la révolte.

Revenons au mouvement gréviste. Peu à peu, par suite du manque d'argent, les travailleurs commencèrent par réintégrer l'atelier sans aucune satisfaction, mais un fait écurant, que je tiens à relater, car il démontre d'une façon saisissante l'état avachi du prolétariat normand, à l'usine Lavoisier, le travail fut repris sans augmentation de salaire, et le patron fit voter, par ses esclaves redevenus peuple troupeau, le renvoi des délégués

qu'ils avaient eux-mêmes nommés, pour porter à leur exploitation les légitimes et minimes revendications des affamés. Ainsi des ouvriers furent assez lâches, pour se prêter aux combinaisons jésuitiques, viles basses d'un patronat affolé de la progression des idées de révolte et voulant se venger, satisfaire sa lâche et répugnante rançon, en frappant les militants syndicalistes.

Ce que le camarade Yvetot prévoyait dans son article paru dans le *Libertaire*, relativ aux grèves des tisseurs normands est arrivé, les ignobles affamés ont résolu de châtier ceux qui ont osé demander ce qui leur est dû, et cela en les acculant à la misère par le refus du travail. Quelques mouchards du capital, soutoyés par les patrons, ont été jusqu'à porter sur le camarade Piache, secrétaire du syndicat du textile, des accusations injustifiées, si bien que ce vailant militant doit passer prochainement devant les juges bourgeois de la correctionnelle de Rouen. Rien n'a été négligé. Ce que les infâmes spoliateurs veulent, c'est entraîner le progrès grandissant du syndicalisme rouge, mais ils n'y réussiront pas et la semence de révolte jetée à foison parmi ces pauvres turbulents de l'usine germera.

Aujourd'hui, la grève de l'usine est complètement finie, le bétail humain a repris sa chaîne d'esclavage, jusqu'au jour prochain où les travailleurs seront bien décidés à conquérir leur émancipation, en brisant ce système capitaliste qui a accumulé, dans l'esprit des prolétaires, par ses vexations continues, tant de haines justifiées.

LEON TORTON.

CYNIQUES FARCEURS

C'est au sénateur de profession Piot et au cortège de mutualistes l'accompagnant dans ses lamentations sur la dépopulation, que s'adresse cette appellation.

Je serais heureux que ces bourgeois-capitalistes, tenanciers de bagnes, expliquent ce qu'ils entendent par dépopulation. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Ces gens-là n'ayant qu'un but : faire produire la masse des travailleurs pour jouer de ce qui en dépend : la richesse, manqueront-ils de bras ? Ce ne peut être que cela qu'ils veulent dire, parlant de dépopulation. Cependant, voyons ! Les milliers et les milliers de *sans travail* qui viennent attendre aux portes de vos usines, de l'*embauche*. Eh bien ! En voilà des bras, ne vous lambez plus, le problème est résolu ? — Vous paraîtrez ahuris, ce n'est donc pas ça ?

Ah !... oui, oui, oui, je comprends maintenant : ce que vous voulez, ogres féroces, c'est de la « char fraîche » pour vos bagnes, des gosses que vous émancierez pour 20 sous par jour, des femmes que vous « engueulez » jusqu'à ce qu'elles pleurent ; tout cela dites-vous, afin de lutter contre la concurrence ! Je le connais ce fameux bateau de la concurrence !, il est visible pour tous, dans vos somptueuses demeures ; à l'un des angles d'une chambre, haut et large, avec ses deux sabords, en cuivre poli, semblables à deux yeux de brute sanguinaire : il est plein d'or, tous ses entrepôts et cales en sont chargés, la sueur des gosses, les larmes des femmes, sont là, solidifiées en banknotes que vous étalerez la nuit, entre le chandelier et la boîte d'allumettes, sur la table de toilette d'une alcôve de quelque maison de passe.

Ce que vous voulez aussi, car vous avez un « trac » épouvantable, c'est enrayer le mouvement de révolte qui se précise de plus en plus :

ques, se transformant en mouchards volontaires, ont prétendu que l'inculpé avait cherché à désarçonner l'officier, en s'écriant : « Descends de ton cheval, ou je te casse la g... »

Malgré une plaidoirie utile et intéressante autant que spontanée, de M^e Lagasse, le tribunal a condamné Robillard à un mois de prison, pour violences et injures.

Les témoignages des mouchards ont prévalu, même sur celui de l'officier, qui affirmait n'avoir rien entendu. Encore un jugement de nature à éclairer les travailleurs sur les sentiments que nourrissent à leur endroit les classes gouvernantes.

Certes, oui, les travailleurs sauront peut-être désormais qu'il vaut mieux faire un geste pour quelque chose que pour rien.

La foule imbécile, la presse ignoble, la police et la magistrature lâches et cyniques sont éternelles ennemis des travailleurs. Continuellement, à tout propos, hors de propos, toute cette engueule leur tombe dessus, cela sous n'importe quels cieux, sous n'importe quels régimes.

C'est logique, cependant.

La Foule, la Presse, la Police, la Magistrature, l'Armée sont les cinq doigts qui tiennent le Peuple à la gorge. Que celui-ci coupe la main ou tue d'un coup sa propriété, la Société actuelle, et il pourra vivre libre.

Cet acte libérateur, appelle-le Révolution. Seulement, rendons-nous à l'évidence que, pour l'accomplir, il faut des individus et que pour qu'il y ait des individus il faut les aller prendre où ils sont : à la caserne, à l'atelier... Allons à la caserne pour la propagande de la parole et des écrits. Allons à l'atelier, à l'usine ou aux champs par le groupement syndical.

La foule qui voulait massacer Robillard syndicaliste, bien qu'il n'eût rien fait, n'est pas celle qui fréquente Syndicats, Bourses du travail, Universités populaires ou groupes d'Etudes sociales. Elle fréquente les concerts, les réunions publiques où elle applaudît ceux qui la flattent en traitant d'abrutis les syndiqués. Elle est de leur avis. Ils la font rire !

Cette foule se soumet ou n'agit qu'inconsciemment. Elle se courbe sous la discipline, mais ne sait s'entendre ni s'organiser.

C'est une *masse*, non une *force*.

L'événement dont Robillard faillit être encore davantage victime qu'il ne le fut, nous donne un élément psychique des capacités de cette foule.

A cette *masse inconsciente*, il nous faut opposer une *force consciente* : le groupement syndical.

Pour cela nous continuons à prendre le plus possible des parcelles (ou individus) de cette *masse*. Par l'éducation révolutionnaire et syndicale nous en formerons des agrégats à ajouter à notre *force consciente*. Cette *masse* et cette *force* se rencontreront fatalement un jour. Du choc jaillira l'unité incontestable de la dernière. Ceci tuera cela... ou se l'adaptera.

C'est pourquoi, syndicalistes, notre be soigne nous plait. Georges Yvetot.

BIBLIOGRAPHIE

LE CRI DE PARIS. — Hebdomadaire illustré, n'est asservi à aucune école, secte ou clique. Il

En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Martha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlau) 0 10 0 15

Communisme et Anarchie (P. Kropotkin) 0 10 0 15

Javal 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0 35

Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0

La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1

Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemagne, Gérault-Richard. La livraison 0 15 0 15

Lueurs économiques (Jacques Sautarel) 0 25 0 35

Désenchantements (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Le Pacte (Jacques Sautarel) 0 50 0 65

Ballades Rouges (Emile Bans) 0 25 0 30

Préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brurat ; couverture de Couturier 0 50 0 60

Fin de la Congrégration — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Morale anarchiste (Kropotkin) 0 15 0 20

Machinisme (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

A mon frère le paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chauchi) 0 10 0 15

L'Art et la Société (Cf. Albert) 0 15 0 20

L'Education libertaire (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Etudiant (1^{er}) 0 10 0 15

Grève générale (par les Etudiants) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Paix, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Auguste Rodin, statuaire (Veidaux) 0 75 0 90

La guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps Nouveaux (Kropotkin) 0 25 0 30

Aux Anarchistes qui signorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15

L'Anarchie (Kropotkin) 1 » 1 25

L'Education pacifique (A. Girard) 0 10 0 15

Eléments de science sociale (La Pauvre, etc., la Prostitution, le Celibat), 1 vol. in-8° 500 p. 3 » 3 50

Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p. 4 » 4 60

En révolte, poésies, par Antoine Malatol, préface de Charles Malato 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 2 25 2 25

dénounce tous les abus, raille tous les ridicules, et n'a souci que de la vérité.

Ce n'est pas une sinécure ! Quel travail vous avez là, cher confrère. Nous vous souhaitons bon courage, avec un tel programme le succès est certain.

A lire le n° du dimanche 8 mai. Direction et administration, 23, rue de Choiseul (2^e Paris).

Le 3^e numéro de « La Bonne Lutte », que dirige notre confrère Auguste Cuche, vient de paraître.

Un sommaire : « La Philosophie du Travail », G. Séailles. — « Ce que nous voulons », Sébastien Faure. — « A propos de la Proie, d'Auguste Cuche », L. Moine. — « Méthode et concessions », G. Lhermitte. — « Les Transports de Forces électriques », Elchinus. — « Bourgeois » (poésie), Albert Delrieu. — « Les Gueux » (poésie), Leon Monne. — Glaures.

Le numéro : 0 fr. 25. — Abonnement annuel : 3 francs.

Rédaction et administration, 12, rue d'Aigle, Paris, XII^e.

Spécimen sur demande.

Nous recevons de la direction de l'« Œuvre d'art international » la lettre suivante :

Monsieur,

Connaissons l'admiration que vous avez toujours témoignée pour l'œuvre de Camille Pisarro, nous avons pensé vous être agréable en vous adressant un bulletin de souscription à l'ouvrage sous presse, que lui consacre M. J.-C. Holl.

Nous avons apporté le plus grand soin à l'édition de cet ouvrage d'art qui contiendra de très belles reproductions des tableaux du Maître ainsi que des reproductions de dessins inédits, le tout luxueusement tiré à un nombre très restreint d'exemplaires.

Nous nous permettons donc de compter sur votre concours moral et pécuniaire pour mener à bonne fin notre tentative artistique.

En attendant le plaisir de vous inscrire au nom des souscripteurs, nous avons l'honneur, Monsieur, de vous adresser nos salutations respectueuses.

LA DIRECTION DE L'ŒUVRE D'ART INTERNATIONAL

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des bulletins de souscription.

Tous nos vœux pour la réussite de l'entreprise.

AGITATION

ESPAGNE

La question de la grève générale, qui doit être traitée dans le congrès de la *Federación Regional Espanola* qui se tiendra du 12 au 15 mai à Séville, ne sera pas une question de pure théorie : il s'agira d'organiser et de préparer une grève générale dans toute l'Espagne qui doit avoir pour but d'arracher les victimes de l'inquisition espagnole des mains de ses bourreaux. Ce sera une *Grève générale de solidarité*.

La date du 4 mai est pour les anarchistes espagnols une journée de lugubre commémoration. Elle leur rappelle les cinq camarades fusillés dans les fossés de la forteresse de Montjuich, à Barcelone, le 4 mai 1897.

Comme chaque année, les journaux anarchistes consacrent à cette date des articles commémoratifs. Comme les anarchistes en Amérique, en Angleterre et en Allemagne commémorent, le 11 novembre, la date de la pendaison de Parsons, Spies, Angel et Fischer à Chicago en 1887, de même les anarchistes espagnols ont leur *Jour des martyrs* le 4 mai.

De combien le nombre des martyrs de la liberté dépasse celui des martyrs de la foi religieuse ?

A *Villanueva de las Minas*, une explosion de grisou tua 53 mineurs et en blessa très grièvement un grand nombre qui néanmoins purent être sauvés de la mine.

La cause principale de l'explosion était l'insuffisance de la ventilation.

L'installation et l'entretien des ventilations

aurait coûté de l'argent aux actionnaires, le dividende en eût pu souffrir. Mieux valait risquer la vie de ces ouvriers que perdre un centime de dividende.

Les journaux quotidiens n'en parlent pas : ce n'étaient que des mineurs, chair destinée aux canons ou au grisou.

A *Cieza* a éclaté une mutinerie de paysans contre les employés d'octroi. La gendarmerie est intervenue et — comme disent les notices officielles — « a été forcée » de décharger ses maîtres et a tué plusieurs personnes dans la foule. L'ordre est rétabli. Les survivants sont déjà convaincus de la justice et de la nécessité de l'octroi.

Des gendarmes, pour se venger de ne pas en avoir vu assez, arrêtèrent les membres de la Société ouvrière comme responsables de la mutinerie de paysans.

Il n'y a plus une ville ou un village en Espagne où la « Guardia civil » n'ait massacré et fusillé. Il n'y a plus une ville dont les rues ne soient couvertes du sang du peuple. Voilà des crimes politiques. Mais contre ces criminels aucun savant ne réclame la mort ou l'internement dans une maison d'aliénés.

Six cents ouvriers des mines de la Société Franco-Belge, à Bilbao, se sont mis en grève, demandant la réduction des heures de travail et l'augmentation du salaire.

Les employés des tramways de Barcelone menacent de se mettre en grève si d'ici le 16 leurs réclamations ne sont pas satisfaites.

Les révolutionnaires de Barcelone ne se laissent pas. Ils viennent de faire parler d'eux par l'explosion d'une bombe placée l'après-midi du 6 mai dans le couloir du collège des Jésuites. Une partie de l'édifice a été détruite, la porte brisée et une portion du toit s'est écroulée. Le concierge a été légèrement blessé, mais aucun des corbeaux à qui la bombe était destinée ne fut atteint. L'explosion fut si formidable qu'on l'entendit dans tout le quartier et ses environs. Les vitres du collège et de toutes les maisons voisines éclatèrent.

C'est la renaissance du terrorisme et de la honte en Espagne. C'est vous, monsieur Maura, et vos alliés, les « Chers frères », qui l'avez voulu. La terre appelle la terreur. A. R.

ETATS-UNIS

Notre camarade Mac Queen, qui a été condamné, il y a un an, à 5 ans de travaux forcés pour « excitation aux violences » pendant la dernière grande grève de Paterson, est retourné en Amérique pour se constituer prisonnier ; il avait été condamné par contumace. Comme il était en liberté sous forte caution déposée par un ami, après la condamnation, il s'était sauvé en Angleterre son pays natal ; mais ayant appris qu'il ruinait ainsi son garant, il retourna en Amérique pour purger sa condamnation et sauver la fortune de son ami.

COMMUNICATIONS

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy, 50, avenue de Saint-Ouen (XVIII^e) — Vendredi 13 : Docteur Pozerki, de l'Institut Pasteur : La Physique de l'Amour ; mercredi 18 : Conférence contradictoire sur la justice sociale, par Beaufreson, avocat, et les camarades : Vendredi 20 : Van Costen : L'Enfant (droits et devoirs des parents).

La Bonne Lutte, revue mensuelle de Défense prolétarienne, Ligue internationale pour la Défense du Soldat (XII^e section). — Le dimanche 15 mai 1904, salle de la Porte-Dorée, 27, avenue Daumesnil, conférence publique organisée avec le concours des citoyens : Victor Charbonnel, directeur de la *Raison* ; Hubbard, député ; Paul Fribourg, conseiller municipal ; Guinaudeau, rédacteur à la *Raison* ; G. Lhermitte, secrétaire général de la Ligue internationale pour la Défense du Soldat ; Han-Ryner, homme de Lettres ; Auguste Cuche, directeur de la *Bonne Lutte* ;

et Edmond Lapierre, administrateur de la *Bonne Lutte*. Sujet traité : les *Dogmes et l'idée religieuse*.

Entrée, pour couvrir les frais, 0 fr. 50 par personne.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Grande conférence scientifique faite au profit de la brochure à distribuer, à 8 h. 1/2 du soir, Grande salle de la Maison Communale du 3^e, 45, rue Sainte-Croix. Paraf-Javal. Sujet traité : le *Radium et l'énergie radiante*.

Vestiaire 0 fr. 50. Gratuite pour les enfants. Dimanche 22 mai : ballade de propagande à Brevalle.

Groupe d'*l'Education sociale* (ournée de propagande). — Soirée familiale le vendredi 13 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Palmier, 15, rue de Rome. 1^e. Conf